

Synthèse du CAFÉ PHILO du mercredi 12 octobre 2016

## L' ALTRUISME A-T-IL POUR LIMITE L'EGOCENTRISME ?

Premier café philo de l'année scolaire. Rappel de la finalité de ces discussions: mettre en oeuvre le questionnement philosophique, initié sur la place publique par Socrate; le jeu des questions et des réponses permet d'essayer de dépasser les préjugés et d'avancer vers une pensée plus libre. Parmi plusieurs questions proposées, parfois voisines, lors de cette rencontre, l'une est retenue: "l'altruisme a-t-il pour limite l'égoïsme? "

Chacun est obligatoirement centré sur soi ( ego/ centrum), puisque c'est lui qui vit, lui qui pense... Chacun est unique, singulier, comme en témoignent par exemple les empreintes digitales. Mais l'égoïsme signifie plus que notre simple individualité, il a déjà une connotation morale même s'il ne s'assimile pas à l'égoïsme, attitude plus réfléchie et calculée de celui (individu ou groupe) qui ne pense et n'agit que selon son propre intérêt. Chacun n'a-t-il pas spontanément tendance à se faire le centre du monde, à tout ramener à lui, incapable de se placer dans une autre perspective que la sienne, de s'intéresser aux autres même s'ils ne servent pas ses propres intérêts?

Pourtant, chacun vit dans un rapport d'altérité avec son "semblable", un "autre" que soi. Comment agir pour le bien de cet autre plutôt que de rester centré sur soi-même? Peut-on aider quelqu'un de différent, qu'on ne comprend peut-être pas? Qui est d'ailleurs ce "semblable"? Je suppose qu'il me ressemble mais je ne peux pas me "mettre dans sa peau". Y-a-t-il un sentiment naturel qui me pousse vers les autres ou un devoir qui m'oblige à agir selon leurs intérêts?

Certes, sont prônées les valeurs de "fraternité", de "l'amour des autres", de "bienveillance". Mais comment réagit-on dans notre société? L'exemple est pris des "réfugiés" qu'une volonté altruiste tente d'aider, tandis qu'ils sont rejetés par certains, individus ou municipalités, au nom parfois d'une incapacité à aider déjà les plus proches, les SDF... de leur propre ville. On ne peut, certes, donner ce qu'on n'a pas mais penser qu'on n'a rien n'est-ce pas se donner un bon prétexte pour ne rien faire? Il existe en réalité de multiples formes de dons, en dehors du point de vue financier: participer à l'apprentissage du français, s'engager dans une association, donner une aide, du temps, "donner de sa personne", donner même un simple sourire... La légende du colibri est utilisée par Pierre Rabhi pour montrer que chacun peut aider en fonction de ses capacités, si minimes soient-elles: face au feu de forêt, la petite goutte d'eau apportée par ce minuscule oiseau est déjà quelque chose, car chaque aide converge vers une aide collective efficace. "La convergence des consciences" démultiplie la portée des actions.

Donner et recevoir sont à la base de toute communication et de toute société. Chacun n'a-t-il pas reçu des autres sa propre vie? La capacité à être relié à autrui permet de créer une "intelligence collective" par laquelle chacun dépasse sa propre individualité. C'est ce que proclament par exemple le Dalai Lama ou Mathieu Ricard. Le repli sur soi, au contraire, nuit à l'épanouissement de la personne et de la société, menacées d'étouffement et de sclérose. L' altruisme apparaît alors comme une nécessité.

La société ne doit pas toutefois culpabiliser l'individu mais doit aider ses membres sans attendre que chacun donne. A cet égard la notion de partage est apparue essentielle: partager toutes les richesses de la planète constituerait un monde d'entr'aide.

Au contraire de cette société de partage, le pape François dénonce une "société du déchet" basée sur la surconsommation et le gaspillage, engendrant l'injustice et les inégalités sociales puisque quelques uns s'approprient les biens de la terre. On en arrive à passer sur le trottoir devant des gens démunis de tout et sales sans même y prêter attention ou en se détournant de ces "déchets humains". "L'écologie intégrale" englobe la sauvegarde de l'équilibre de la nature et celle de la justice, du

respect de la nature humaine et du bien commun; c'est la responsabilité humaine qui est engagée.

Cette injustice n'existe-t-elle pas depuis la guerre du feu? Rousseau considère l'apparition de la propriété privée comme l'origine des inégalités sociales. Celui qui entoure un terrain d'une clôture en proclamant: "ceci est à moi" commence à confisquer un bien et à exclure autrui. Le don des biens sera alors coûteux pour leurs propriétaires, contrairement au partage.

Ces inégalités sont-elles équivalentes dans toutes les sociétés? Certaines ne permettent-elles pas à chacun de "s'en sortir" plus facilement tandis que d'autres sont plus morcelées, chacun se repliant sur lui-même, contraint de lutter contre l'étroitesse des impératifs sociaux et financiers égoïstes et autocentrés? La société française actuelle appartiendrait à cette deuxième catégorie, tout étant bloqué par une génération qui ne veut plus rien céder. Les pays de l'Europe de l'Est seraient plus généreux à l'égard des jeunes générations, soucieux de leur permettre un meilleur épanouissement. Certains pays parviennent-ils à faire disparaître la pauvreté ou bien camouflent-ils les pauvres ( par exemple la Chine)?

Mais n'avons-nous pas la liberté individuelle de nous exprimer, d'essayer de comprendre les autres au lieu de les écarter? A moins que nous ne soyons conditionnés, formatés voire endoctrinés et manipulés par notre éducation au profit, à la compétition, à la consommation? Peut-on renouer des relations humaines dans cette société "du paraître", continuer à penser face au blocage des "nantis" ( en faisons-nous partie ?), enfermés dans une "complexité" tellement contraignante qu'elle exige elle-même d'être détournée, engendrant la méfiance? L'écoute des médias peut faire naître, de plus, un sentiment d'impuissance face à cette course aux profits; quelle place reste-il à la vie intérieure, voire même à la réflexion?

Selon Pierre Rabhi, l'individualisme est lié au salariat et le besoin de l'autre apparaît dans le manque; lors d'une panne d'électricité, par exemple, on va demander l'aide du voisin. N'est-il pas naturel de demander de l'aide aux autres et de désirer rendre service s'il nous le demande?

Ainsi apparaissent des mouvements de solidarité (face aux attentats par ex.), témoignant d'une "sympathie" ou "compassion" (étymologiquement: ressentir avec l'autre), par laquelle nous nous rapprochons de lui. Il existe une capacité à aller au delà de soi-même. Chacun, d'ailleurs, porte en lui une part d'altérité d'étrangeté par laquelle il reste inconnu à lui-même. D'où la capacité des psychologues ou des thérapeutes à nous montrer sur nous-mêmes des choses que nous ignorions. Chacun est un "autre" pour ses proches et pour lui-même; et chacun a besoin de l'autre.

Nous avons besoin, explique Sartre, du regard des autres pour exister, de leur reconnaissance; et en même temps ce regard nous juge, nous fige, nous "colle des étiquettes" et donc porte atteinte à notre liberté. D'où l'expression "l'enfer c'est les autres" (Huis-clos), chacun étant un bourreau pour les autres. Jusqu'où va notre capacité à supporter le regard de l'autre, voire son agressivité?

Face à l'agressivité d'autrui, est-il encore possible de l'aider? Que signifie alors l'altruisme?

L'indifférence peut être considérée comme une protection, un rempart pour notre propre conservation, pour la sauvegarde de notre ego; la relation aux autres n'existe plus alors que comme moteur nécessaire à notre propre vie.

Cet ego sur lequel chacun est centré est aussi un masque social. Se replier sur soi ne résulte-t-il pas de déceptions, de désillusions, de la peur aussi de cette menace que constitue la présence de l'autre, d'autant plus qu'il nous est inconnu? L'égoïsme de

certain, y compris les "bien-pensants", décourage parfois de suivre les tendances ou initiatives altruistes qui se manifestent (exemples de reportages, d'expositions de photos sur les réfugiés). Peut-être même des formes de misanthropie et d'agressivité naissent-elles face à ceux qui pratiquent l'exclusion ou tirent profit de la détresse des autres. L'altruisme a-t-il pour limite notre égocentrisme et celui des autres sur lesquels il serait inexorablement condamné à buter? Ne sommes-nous pas plutôt bien autre chose que cet ego sur lequel nous nous centrons d'autant plus que nous nous sentons fragilisés, menacés, amenés à nous remettre en question face aux jugements et aux regards des autres, différents de nous? Tourné vers la vie sociale, vers l'extériorité, l'ego constitue en ce sens un obstacle à la pensée, à la vie intérieure, très peu sollicitée.

L'obstacle à l'altruisme serait davantage le mal être avec soi-même, car il faut d'abord être bien avec soi pour être libre pour les autres. L'épanouissement personnel se situe dans la relation à l'autre et non dans le repli sur soi engendré par la méfiance et le désir excessif de possession, contraire au partage des biens de la terre et, finalement, destructeur. Des mises en oeuvre de ces partages sont présents dans notre société. Ont été donnés comme exemples des initiatives écologiques (voir le film "Demain"), le développement au niveau individuel de nouvelles formes d'agriculture biologique respectueuses de l'environnement naturel et humain, des associations fondées sur le principe des échanges... L'altruisme ne serait-il pas favorisé par une "sobriété heureuse", selon l'expression de Pierre Rabhi?

Cafephilo-saintlo.jimdo.com